

A la fondation de cette revue, j'avais décliné l'honneur de figurer au Comité de soutien. J'avais pourtant la plus haute estime pour les Pères fondateurs, qui étaient mes amis ou furent mes maîtres. Ce n'est pas non plus la référence du titre au marxisme qui me rebuta. Karl Marx, je l'ai écrit, je l'écris encore, reste un des plus grands génies de l'histoire de la pensée, le plus grand de tous les économistes de la société capitaliste, un des plus grands maîtres de la philosophie politique. Ses insuffisances, qui sont aujourd'hui criantes, et dénoncées comme telles par des nains, n'enlèvent rien aux mérites de ses apports fondamentaux : les nains ne voient plus loin qu'en se juchant sur les épaules des géants.

Non. Ce qui m'a retenu, c'est la référence du manifeste fondateur de **M** à l'identité communiste, à la continuité (reconstruite, recomposée...) de «la gauche», à la centralité du mouvement ouvrier. Cette identité, cette continuité, cette centralité, n'étaient déjà plus miennes.

Elles ne sont sans doute plus vraiment reconnues par les continuateurs de la revue, au moins dans leur for intérieur. La révérence gardée envers l'identité communiste est plutôt, me semble-t-il, chez eux, le signe d'une certaine droiture : ne pas hurler avec les loups, rester fidèle à ce qu'on a été. A cette générosité d'un combat, dont la noblesse ne se mesure pas à l'effrayant gâchis dans lequel semble aujourd'hui sombrer, avec le «socialisme réel», non seulement l'espérance socialiste, mais l'espérance tout court. Je respecte cette droiture, mais je dois au bon sens de le rappeler : on ne fait pas de politique, ni de théorie critique, avec des souvenirs de jeunesse. La jeunesse du monde, née à la politique après la mort de Mao et de Che Guevarra, n'a jamais rien connu de l'espérance socialiste que le «socialisme réellement existant»... ou la gestion des années Mitterrand. S'obstiner à appeler «communisme», ou «socialisme», le mouvement réel qui a dans la tête le rêve de changer la vie, c'est tout simplement s'enfermer dans un cercle de vieux copains. «Les copains d'abord»? Mais alors «bande à part, sacrebleu, c'est la règle», et on s'y tient. Ce n'est pas le «Mouvement», autre **M** de la revue...

Faut-il rappeler pourquoi le marxisme historiquement constitué comme pensée du communisme n'est plus opérationnel pour penser l'aspiration au changement? La revue l'a détaillé à longueurs de numéros. Le «marxisme» sondait en un paradigme (un cadre de pensée) fort les conditions, le sujet, et les buts du Mouvement réel. Anti-capitaliste, prolétarien, communiste : le Mouvement était indiscernablement les trois, ensemble. Ajoutons (et ce fut la pire erreur) que l'unité du Parti, et la centralité de l'Etat, assuraient l'unité des trois moments quand ils tendaient à se dissocier. Et, à la base du tout, ah oui! la «socialisation des forces productives».

Nous ne croyons plus en l'unité de l'oppression : le machisme, le nationalisme, le productivisme ne dérivent pas nécessairement du capitalisme. Nous ne croyons plus en l'unité (ni même en la centralité) du sujet prolétarien. Nous ne croyons plus en la Nouvelle Jérusalem du Communisme. Nous ne voulons plus du Parti omniscient. Nous avons peur de l'Etat tout-puissant. Nous avons peur surtout de la croissance des forces productives.

Nous : la plupart des des rédacteurs de la revue **M**, comme moi. Alors, que reste-t-il du Rouge, sinon la sombre gloire de Spartacus, de Thomas Münzer, de Gracchus Babœuf et de Rosa Luxemburg? Cela fait mal de ne plus les porter sur nos étendards –

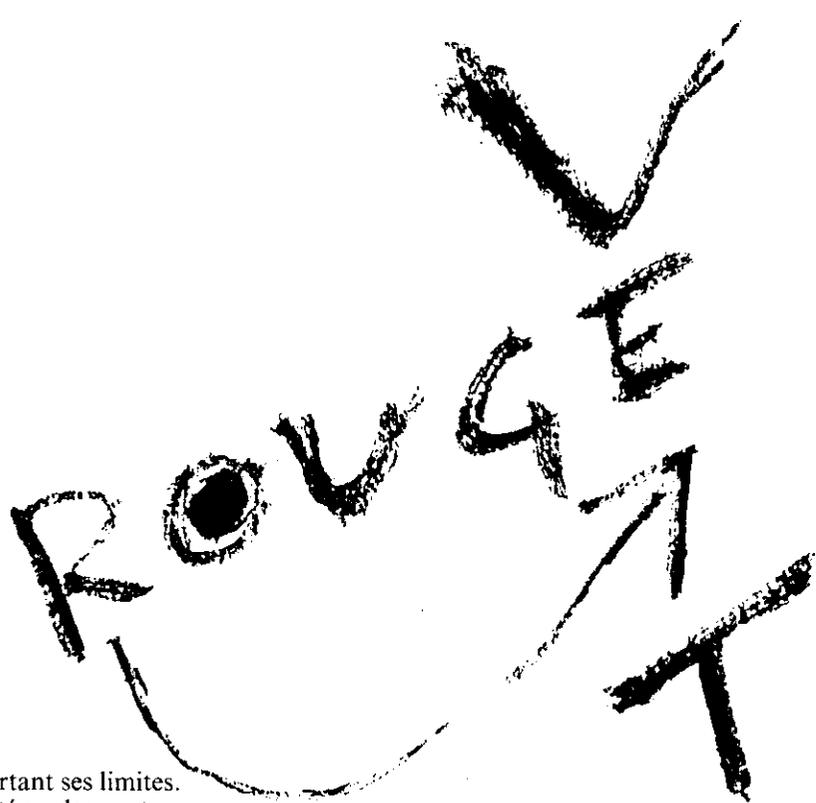
Itinéraire du rouge au vert

car la politique a aussi, et j'y reviendrai, besoin d'étendards. Mais nous savons que la ferveur simplificatrice de la fidélité aux héros et aux saints peut entraîner, dans un monde complexe, aux pires monstruosité.

Quand on a renoncé à chanter rouge (sinon, encore une fois, et j'y tiens, entre vieux copains), comment faire de la politique aujourd'hui? La première tentative fut pour moi la politique «Arc-en-Ciel». Une juxtaposition de sujets historiques, combattant chacune une oppression spécifique (les ouvriers) et les femmes, et les paysans, et les jeunes, et les homosexuels, et les écologistes, et les peuples du tiers monde, etc.), tout cela devant probablement converger contre quelque chose, vers autre chose... C'était déjà un pas en avant considérable par rapport à l'ouverture de «fronts secondaires» par rapport au «combat principal». Et c'est bien ainsi que se sont construites les forces alternatives d'Europe (les Grünen) ou d'Amérique (la «Rainbow coalition» de Jessie Jackson, comme le Parti des Travailleurs brésiliens), avec ou sans les vieilles icônes. Et plutôt mieux avec des icônes (fussent-elles inadéquates, comme le castrisme du PT), et si possible des neuvés: le Vert des alternatifs allemands.

Ce collage post-moderne a pourtant ses limites. D'abord, par le silence pudique jeté sur les contradictions *entre* les mouvements sociaux. Marx fut le premier à s'inquiéter de la naissance du «mouvement ouvrier classique»: la sociale-démocratie allemande. Sa *Critique du Programme de Gotha* commence par la mise en garde: «Il est faux de dire que le travail soit la source de toute richesse. Il n'en est que le père, la Nature en est la mère.» D'un seul mot était pointé le double refoulé du mouvement ouvrier (la Nature et sa sexualité). Les contradictions sociales n'étaient pas parallèles, donc les mouvements sociaux n'étaient pas nécessairement convergents. La convergence des mouvements sociaux devait être une *production sociale*: la création d'un nouveau paradigme, l'invention d'une nouvelle bannière.

Je suis actuellement convaincu que l'idéologie politique *peut* être ce paradigme, et le Vert cette bannière. On me dira (ceux du moins qui ont l'honnêteté d'admettre que les Verts ne s'occupent pas que des cormorans mazoutés) que le Vert n'est pas un paradigme, mais un parapluie, une bannière attrape-tout, attrape-arc-en-ciel. Mais au moins, l'écologie politique essaie bel et bien de construire un paradigme, analogue structurellement au «Rouge». En



s'ancrant sur une réalité matérielle, un «état des choses existant» (le productivisme, etc.) qu'elle essaie d'analyser pour mieux combattre. Avec un système de valeurs (solidarité - autonomie - responsabilité écologique - démocratie) qui exprime l'espoir des opprimés. Avec un projet en pointillé (l'éco-développement, le développement soutenable). La

ROUGE - VERT = OUG!

différence avec le Rouge saute aux yeux cependant: l'adversaire est multiple, difforme, il existe dans la tête de chacun d'entre nous; le sujet est diffus, complexe, traversé de contradictions; l'ambition est plus une direction problématique qu'une Nouvelle Jérusalem qu'il s'agirait d'atteindre par la grande porte de la Révolution...

Tout reste à faire, à définir, à construire. J'en appelle à mes amis qui s'éloignent du Rouge: plutôt que de poursuivre la chimère d'une refondation du Rouge, plutôt que de rester en marge dans un petit secteur Rouge et Vert (rouge par fidélité, vert par réalisme), il me semble que l'authentique fidélité aux combats des opprimés est aujourd'hui de développer la branche sociale et mondialiste du paradigme vert, là où cela peut advenir: avec les Verts. **M**